

H. QUILGARS

LA PUISSANCE BRETONNE

CONFÉRENCE

faite au Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne à CONCARNEAU
et au Congrès du Bleun-Brug, à LESNEVEN, 1923



RENNES

Éditions du Comité de Défense des Intérêts Bretons
17, rue de Châteaudun
1924

H. QUILGARS

LA PUISSANCE BRETONNE

CONFÉRENCE

faite au Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne à CONCARNEAU
et au Congrès du Bleun-Brug, à LESNEVEN, 1923



RENNES

Éditions du Comité de Défense des Intérêts Bretons
17, rue de Châteaudun
1924



La Puissance Bretonne

Conférence de M. H. QUILGARS

Messieurs,

*Souvenirs du pays, avec quelle douceur
Hélas! vous murmurez dans le fond de mon cœur!*

Ainsi parlait BRIZEUX, quand loin de la Bretagne, le souvenir du pays pesait sur son cœur. C'est que, se rappeler la BRETAGNE, parler de la Bretagne, n'est-ce pas pour un Breton exprimer un tribut de respect et d'affection à l'égard d'une mère; car si les sujets de chaque nation, ont au cœur l'amour de la Patrie, il n'en est pas certainement, à l'avoir plus violent que les Bretons pour la leur. La Bretagne, a-t-on dit, ne doit pas être seulement aimée, elle doit être vénérée. C'est qu'il n'y a pas, sous les Cieux, de terre qui ait versé tant d'amour dans le cœur de ses enfants que la terre Bretonne; il n'y en a pas qui ait excité à un degré aussi haut la passion de la Patrie. La Bretagne est pour ses fils, quelque chose de *divin*, de *sacré*; son nom même, à la fois doux et puissant, inspire le respect; son sol donne à ceux qui naissent sur lui, un quartier de noblesse. Jamais aucune communion ne fut plus intime qu'en Bretagne, entre l'homme et la terre, jamais le cœur d'un peuple ne s'épancha plus complètement sur un sol que celui du peuple Breton sur la terre d'Armor. Sous un souffle infiniment artistique et poétique la terre s'est embellie, elle a muri, elle est devenue la *grand-mère*; et sous la garde de cette vénérable aïeule, le Breton est resté jeune; le Breton à l'inverse des autres peuples, n'a pas vieilli, il est demeuré le peuple puissant, fort, laborieux; le peuple qui peut et doit croire à l'avenir.

Qu'est-ce donc que la BRETAGNE?

Qu'est donc le peuple BRETON?

On vous a enseigné à l'école que les Romains étaient venus

conquérir la Gaule, et qu'après eux, une tribu germanique, celle des *Francks*, l'avait envahie et s'y était établie à demeure, donnant naissance au peuple français.

Le peuple *Breton*, lui, a une tout autre origine : il descend d'une race différente, de cette race noble entre toutes, qui s'appelle la race des *Celtes*. Cette race qui posséda naguère un grand empire, se trouvait cantonnée, dans les derniers siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, dans les îles de Grande Bretagne, et elle possédait une civilisation très brillante, et surtout une vertu et un degré de moralité qui contrastaient singulièrement avec le libertinage des Grecs et des Romains, et forçaient l'admiration des peuples anciens. Cette race des *Celtes* qui portait en elle le germe de la civilisation moderne, ce que la civilisation moderne a de meilleur, sa pensée, ses idées, son élévation, fut un jour atteinte par les Barbares (cela se passait au V^e siècle de notre ère). Chassée de ses foyers par le fer et le feu, une partie d'entre elle s'embarqua et se réfugia en Armorique, terre qui avait été dévastée, et qui était en partie inculte, couverte de forêts, de ronces et d'épines. Cette arrivée des *Celtes* dans cette Armorique qui allait devenir la Bretagne, est demeurée dans l'esprit de ses fils comme un voyage merveilleux, comme un débarquement en Terre Promise. La main de Dieu, de la Vierge, des Saints, les guide dans leur établissement ; la mer elle-même s'entrouvre ou parfois recule pour les laisser passer, les vents se font favorables pour guider leurs nacelles ou les auges de pierre qui miraculeusement les portent, et lorsque, épuisés, ils tombent sur ce sol qui était dès lors la *sainte Bretagne*, les rochers eux-mêmes s'amollissent comme de la plume pour les laisser reposer.

En Armor, lorsqu'ils fondent leurs premiers établissements, ce n'est pas l'épée qui leur ouvre le chemin : ils défrichent la terre, entament les forêts, relèvent les villes, organisent la propriété, fondent les paroisses telles qu'elles existent encore aujourd'hui, et instaurent le respect de la dignité humaine alors noyé dans la débauche et le sang. La Bretagne brille comme une étoile lumineuse dans un monde plongé dans la plus noire barbarie.

Comme pour un peuple prédestiné, l'intervention divine marque la prise de possession de l'Armorique par les Bretons ; ses rois, ses chefs ne sont pas seulement de grands personnages aux yeux des hommes, beaucoup sont des apôtres et des saints :

Judicael, dont une statue va être érigée prochainement à Penpont, *Salomon*, *Triphine*, puis *Ermengarde*, *François d'Amboise*, princes et princesses illustres entre les plus illustres, après être montés sur le trône de Bretagne, sont portés par l'Eglise sur les autels, et précédant la France dans son rôle de fille aînée de l'Eglise, la Bretagne est désignée par le pape Grégoire VII comme la première des Nations marquée par Dieu pour la défense de la chrétienté. Ce n'était pas là un simple geste de reconnaissance à l'égard de la *Nation Bretonne*. C'est qu'à l'époque de Grégoire VII, la Bretagne était toujours le foyer merveilleux de l'honneur, du dévouement ; elle était, à la tête de ce mouvement de générosité et de sacrifice sans lequel le monde ne peut pas aspirer au progrès.

C'est qu'il n'est pas dans l'histoire de l'humanité de races qui aient incarné dans la suite de leur existence, à travers les siècles, à travers de multiples vicissitudes, des malheurs et des gloires, cette élévation d'esprit, cette fierté, qui, il y a vingt siècles, surprenaient déjà les peuples anciens. Le Celte, dès sa naissance, était, comme l'a bien dit notre grand poète *Calloë'n* une race semée par Dieu ; elle était le trait-d'union que s'était ménagé le Créateur pour conserver sur la terre dans les moments les plus sombres de l'Histoire, le rayon de lumière idéale, de chaleur divine marquant sans cesse l'espérance de jours meilleurs. Le Celte, c'était l'homme né, suivant le mot de *Renan*, pour l'œuvre idéale, le semeur désintéressé qui sème pour autrui et qui ne récolte pas. Le Celte, c'est lui qui ralluma le flambeau de la pensée humaine sur un continent où les Barbares avaient instauré le culte de la force et lui avait donné pour prêtre : le *Carnage*. Le Celte, c'est lui qui civilisa les *Francks*, c'est lui que les monarques de France allèrent chercher pour faire entrer les arts et les sciences à leur cour qui n'avait encore eu comme décor que des épées ensanglantées et des crânes d'ennemis. Le Celte, c'est lui, qui vint en France avec ses trésors de légendes aussi douces que celles de la Grèce, effacer les mœurs et les idées barbares, et asseoir sur son trône champêtre de Penpont, la grande et douce fée *Viviane*, l'ancêtre aussi délicieuse que féconde de qui sont issues les lettres modernes.

Et quand le Celte eut livré toute sa pensée, tout son cœur et toute son âme, il offrit son sang, il réclama la mort belle et glorieuse pour sceller une nouvelle alliance garantissant au monde une résurrection. Alors nous l'avons vu, le Celte, le

Breton, à travers les siècles, se sacrifier sur tous les champs de bataille du monde,—pour acquérir un coin de terre où il laissera dormir son corps ?... Non,... Il meurt comme le pionnier des nobles causes, par devoir, *par race* ; il meurt en beauté sans savoir à qui profitera son sacrifice, mais certain que son sang ne sera pas inutile. Ah ! l'épée que porte le Breton, elle ne sème pas la ruine, elle, et à chaque génération elle devient lourde d'une gloire de plus : les enfants de Bretagne la contemple avec admiration, c'est leur seule récompense, et vous savez qu'il n'est pas sur la terre des fleurs assez belles pour lui tresser une couronne, depuis cette dernière grande guerre où 250.000 Bretons ont consacré sa place à la face du monde, par leur immolation.

Malgré cela, on a pu médire du Celte, de notre race ! Qu'avons-nous donc fait ?... Notre crime est celui des justes et des sacrifiés, et il se trouve malheureusement des gens qui veulent profiter du sacrifice des autres, mais n'admettent pas que ceux-ci leur rappellent ce qu'ils ont donné !

Pour ceux qui nous envient, pour ceux à qui nous faisons peur, nous ne sommes qu'un peuple arriéré, inconscient, presque un peuple d'esclaves. Mais on se donne bien garde d'ouvrir ce grand livre de justice qu'est l'HISTOIRE. Ah ! ce livre, quand on le feuillette, on reste stupéfait devant la beauté de ses pages ! Peuple arriéré ? ...

Mais, dans ce livre de l'Histoire nous voyons que six cents ans avant la Révolution française, la Bretagne avait, la première entre toutes les Nations, un régime constitutionnel avec représentation du peuple dans les Conseils du Gouvernement ; nous voyons qu'elle fut la première des nations à abolir le servage, nous voyons que la propriété paysanne était développée chez elle plus que partout ailleurs ; nous voyons que toutes les grandes institutions commerciales que l'on présente aujourd'hui comme des découvertes contemporaines, étaient connues et pratiquées en Bretagne dès avant le XV^e siècle, et que dès cette époque, l'hygiène publique, la surveillance des marchés et des denrées alimentaires, le contrôle des poids et des mesures étaient choses courantes. Et en lisant les titres seuls des actes d'un des plus illustres souverains qui aient occupé le trône de Bretagne, JEAN V LE SAGE, dont le long règne occupa la première moitié du XV^e siècle, on croit entendre le sommaire d'un bulletin des lois de la 3^e République française, tant les questions économiques et sociales y tiennent une large place. En ces matières, la Bretagne serait

fondée à réclamer le rôle de précurseur. C'est qu'il y avait autrefois en Bretagne une méthode de gouvernement et d'administration bien différente de celles qui étaient en usage dans les autres nations et notamment en France, et qu'un simple énoncé suffit à faire comprendre. Tandis que le roi de France disait : *Quoniam si fieri volumus... Car tel est notre plaisir* ; les Souverains de Bretagne écrivaient : « pour le bien, utilité publique et commun du pays, et afin que les habitants se puissent augmenter, accroître et vivre paisiblement sans nous. » Admirable formule de gouvernement que cette formule bretonne qui devrait être écrite en lettres d'or au fronton de nos Parlements modernes.

Comment s'étonner qu'avec un principe de gouvernement qui favorisait si bien le développement économique d'un pays, la Bretagne ait joui naguère d'une prospérité qu'aucune nation ne connaissait.

A l'apogée de sa puissance, au XV^e siècle, la Bretagne possédait l'empire de la mer, son commerce maritime laissait loin derrière lui celui de l'Angleterre et de la Hollande. Nantes, Brest, Morlaix, St-Malo, Vannes, Penmarc'h, autrefois grande ville, étaient des entrepôts européens de transactions mondiales ; et à défaut des chemins de fer, inconnus alors, des caravanes sillonnaient la Bretagne apportant jusque dans les campagnes les plus reculées les produits étrangers, remportant vers les ports les objets manufacturés en Bretagne, notamment la pelletterie et les toiles dont la réputation était universelle. De larges franchises d'impôts étaient accordées aux commerçants, des convois de navires armés protégeaient sur mer la marine marchande Bretonne contre ses ennemis, et sur les 930 kilomètres de côtes que possède la Bretagne il se faisait autant de trafic que dans tout le reste de l'Europe : la Bretagne, comme on l'a dit, justement, était alors le cœur commercial du monde ; et le gouvernement Breton savait ménager habilement cette situation qui faisait la richesse du pays, et sous le seul règne de Jean V, 21 traités de commerce avaient été signés avec les nations étrangères, consacrant la suprématie commerciale de notre pays.

Les autres branches de l'activité productrice étaient aussi florissantes.

S'il y avait en Bretagne des coins que la nature rendait arides, il y avait aussi des terres dont la fécondité égalait les meilleures du monde : la Bretagne en un mot, organisée comme

une machine longuement étudiée et sagement conduite, non seulement produisait tout ce dont elle avait besoin, mais encore elle livrait à ses voisins une foule de produits : des grains, du beurre, des bestiaux et des chevaux, du sel et du poisson ; la cour de France lui demandait son lait et sa crème et à la fin du règne de la duchesse ANNE, un chroniqueur poitevin, Jehan de la POPELINIÈRE, pouvait dire avec raison que la Bretagne était le *Perou des Français*.

Hélas ! Cette machine économique, si habilement combinée et conduite, ne survécut pas au Traité d'union de 1532, à ce mariage de raison des deux grandes nations qu'étaient la *Bretagne* et la *France*. Soumise à une législation économique qui n'était pas faite pour elle, la Bretagne fut ébranlée. Et pourtant son rôle n'était pas fini ; et malgré des vexations sans nombre, malgré des refus même de lui accorder un traitement égal à celui dont jouissent les autres parties de la France, malgré cette charge d'impôts disproportionnés dont on l'accable et dont nous venons de voir, il y a quatre mois, un nouvel et cynique exemple à propos de l'établissement des bénéfices agricoles, la Bretagne par son énergie, par sa puissance naturelle de travail, est aujourd'hui à la tête de la production agricole de la France ; alors que partout ailleurs il y a un relâchement, une vague de paresse et une ombre de déchéance, la Bretagne monte, grandit, et cela uniquement par ses propres forces ! Ah ! si elle avait une législation économique appropriée à ses aspirations et à ses besoins, la Bretagne serait la reine du monde. Nos anciens lui avaient forgé une ossature si merveilleusement musclée, qu'après quatre siècles de défaut de soins, non seulement elle a résisté aux coups, mais elle use le temps et la force de ceux qui voudraient l'abattre : et elle reste toujours le colosse prêt à supporter de nouveaux chocs et aussi à supporter les fondations d'un nouvel état de choses, moral ou économique.

Cette puissance que garde en réserve le peuple Breton toujours jeune parce qu'il a su demeurer *lui même*, cette puissance est précisément ce qui épouvante tant de gens qui ne pouvant plus la nier, cherchent à nous déconsidérer, même à nos propres yeux et à jeter le discrédit sur notre noble et généreux caractère.

On prétend passer sur notre beau pays le niveau, le niveau

dont Brizeux disait : C'est la mort. — C'est que souvent leur courage, leur ténacité, leur croyance en l'avenir font traiter les Bretons, disons le mot, de *généreux*. Ces puissantes qualités qui se dorent de lumière splendide à mesure que les autres peuples s'amolissent et glissent vers la déchéance, ne sont-elles pas le signe certain que si nous le voulons, nous Bretons, si nous voulons résister à la vague de destruction lancée à l'assaut des peuples, l'avenir nous appartient. Il faut croire en la Bretagne, parce que dans la France, la Bretagne est une nécessité, parce que la Bretagne est le grand réservoir des forces morales, des efforts matériels, que la Bretagne devenue inconsciente de son passé, de sa puissance, la Bretagne renonçant à son rôle dans l'avenir, la Bretagne se suicidant, ce serait la *France perdue*, un crime que nous ne voulons pas.

Aujourd'hui on trouve les Bretons dans tous les coins du monde, partout où il y a œuvre utile et pénible à faire : mais il y a plus spécialement un endroit où on les trouvera toujours plus nombreux et plus nombreux, manifestation éclatante de leur vertu, preuve magnifique que leur race est encore bien vivante : c'est en FRANCE... car hélas ! vous savez, vous l'entendez crier... qu'en France les foyers se vident... mais heureusement, il y a encore en Bretagne des berceaux, il y en a en nombre réjouissant dans ces chaumières de marins et de paysans Bretons que dans leur mépris ou leur jalousie certains traitent d'arriérés. Ces berceaux ! mais pour nous, c'est la tradition Bretonne... et d'eux sortiront, si nous avons la volonté de maintenir cette tradition, les futurs et pacifiques conquérants de la France.

Nous ne voyons pas, nous ne comprenons pas assez le rôle formidable qu'exerce en France la BRETAGNE. A cette époque principalement, où une vague mortelle de luxe, couvre d'un voile sinistre la nation française, il n'y a qu'une puissance à en maintenir les ressorts, il n'y a qu'une puissance pour combler les abîmes qui se creusent de plus en plus nombreux, et cette puissance, c'est la BRETAGNE. Sans doute, son rôle est loin de paraître au premier plan ; son rôle n'est pas de ceux qui recueillent les applaudissements et les honneurs. — Mais son rôle... ? Eh bien ? il vaut mieux que cela. Son rôle est de servir de base à la vie économique du pays, il est de prendre la place des défail-

lants ; et lorsque par mépris on traite les Bretons de *terrasiers*, on ne se doute pas que l'on fait en réalité leur éloge, car à certaines heures angoissantes comme celles que nous traversons, il vaut mieux jouer de la pelle et de la pioche, et consolider l'édifice branlant dans lequel nous vivons, que d'étaler une oisiveté, une inconscience et un luxe provocants qui, sans les *terrasiers Bretons*, auraient déjà blessé à mort la nation française. Laissons la calomnie faire de nous de pauvres gens, et regardons autour de nous la sève puissante de ces pauvres gens qui étouffent dans le cadre des frontières bretonnes, qui le pressent, l'élargissent, qui se précipitent par les moindres fissures : nous la voyons submerger une partie de la Normandie, le Maine, l'Anjou, le Poitou, la banlieue parisienne. Dans le Midi, c'est par essaims que les Bretons vont apporter leur silencieux labeur là où bourdonnaient naguère des *frémons* : c'est la revanche du Breton qui s'opère, l'œuvre traditionnelle du Celte qui se manifeste.

Cette conscience de la splendeur de l'âme bretonne peut-être ne la sentez-vous pas, vous qui vivez toujours sous le charme de son éternelle beauté qui vous endort, et dont vous pouvez ne pas apprécier toute la douceur. Mais lorsque les nécessités de la vie vous font quitter vos frontières, lorsque vous vous trouvez en contact avec d'autres races, cette conscience a bientôt fait de se réveiller ; à chacun de vos pas et dans un sentiment d'orgueil vous vous criez à vous-même : « Moi aussi je suis de là-bas, je suis Breton !... » Ce sentiment de la supériorité de la race bretonne, un vieux proverbe breton le fixe après le premier mariage de la Duchesse Anne : « *Tous les Bretons sont de bonne race, Holl Vretoned tud gentil* », marquant ainsi la noblesse de leur origine. Et parmi tous les fils de Bretagne, il y en a cependant qui représentent plus intimement, plus solennellement si l'on veut, le caractère Breton, ce sont ceux qui ont le grand honneur de parler la *langue nationale*, la langue de nos ancêtres, la langue de ceux qui ont forgé la race et il ne peut y avoir véritablement de race, sans une langue qui lui soit propre, sans une langue qui puisse se prêter à l'expression de ses sentiments sans en dénaturer la pensée. La langue est la grande force des peuples, c'est la seule muraille vraiment solide sur laquelle ils puissent appuyer leurs droits, leur natio-

nalité et toutes les puissances qui leur font cortège. La langue c'est le grand instrument avec lequel nos frères *Irlandais*, les *Polonais*, les *Tchèques*, les *Alsaciens*, ont aiguisé leur résistance, c'est le merveilleux instrument que vous avez entre les mains pour garder votre force et votre beauté morale, et autant ont été traités de traîtres par les autres peuples ceux qui ont voulu leur faire abandonner leur langue nationale, autant vous devez agir pour que vos lèvres ne perdent pas la pieuse habitude de murmurer toujours et partout la langue sacrée des aïeux. Le colosse breton ne durera véritablement que tant que sera parlée la langue bretonne. Et c'est pourquoi il ne faut pas vous étonner si une guerre acharnée est faite à notre langue, si l'on chasse celle-ci des écoles, si on lui refuse au mépris de toute justice, le droit qu'a toute langue de vivre. La langue, c'est une puissance que l'on poursuit en vous ; c'est, en vous empêchant de la parler, une diminution que l'on veut vous infliger avec l'espoir qui ne saurait être déçu, que lorsque vous ne parlerez plus Breton, vous serez réduits à merci, vous serez déchu, vous serez tombé au niveau des peuples conquis, non par les armes, mais par abandon de leur caractère, de leur personnalité. Vous ne serez plus qu'un peuple *usé* ; et quelque sursaut d'énergie que vous puissiez accomplir plus tard pour redevenir grands, il vous manquera toujours ce qui caractérise un peuple, une *nature* ; vous aurez subi une tare et vous ne vous relèverez jamais plus.

A côté de nos ennemis, déclarés ou cachés, il y a heureusement beaucoup de gens qui savent nous apprécier et rendre au Breton l'hommage qui lui est dû, rendre au peuple Breton la considération qu'il mérite. Jamais je n'ai mieux senti cette profonde considération, cette affection que l'on porte à la Bretagne, que pendant la dernière guerre, et je ne puis m'empêcher de vous citer un trait dont j'ai été le témoin et qui m'a montré que le prestige traditionnel des Bretons existait toujours.

C'était au mois de juin 1916 ; mon régiment d'alors, le 245^e d'Infanterie descendant de Verdun, vint prendre le front d'Alsace. Un jour ma section vint cantonner dans la petite ville de *St-Amarin*, chez un vieil alsacien qui avait connu avant l'occupation allemande, le régime français. Le soir, un groupe de mes hommes, originaires de la *Cornouaille*, se mettent à chanter des chants bretons. Le maître de la maison les écoutait, surpris et

désorienté. A un moment donné cependant, l'Alsacien me demande ce qu'étaient ces chants dont il trouvait la musique très belle, mais aux paroles desquelles il ne comprenait rien. Je lui répondis que nous étions Bretons, et que mes camarades chantaient en la langue de leur pays. Alors le vieil alsacien se découvre, et me dit avec une émotion intense : « Oh !... des hommes de la Bretagne !... c'est beau ! ». Ce mot, chez cet homme, n'était pas seulement un tribut d'admiration donné à notre race, c'était aussi l'expression d'une confiance absolue : « les Bretons sont là : nous n'avons rien à craindre. »

Et alors, imaginez-vous donc ce vide que créerait dans le monde l'anéantissement de la Bretagne ; imaginez-vous l'impression douloureuse, l'impression de deuil que ressentiraient tous ceux qui savent nous apprécier, tous ceux qui ont confiance en nous, tous ceux qui attendent de nous... d'autres victoires lorsqu'ils sauraient que la Bretagne n'est plus, lorsqu'ils sauraient que les Bretons n'ont pas eu l'énergie de garder leur place dans le monde ? Imaginez-vous le triomphe des *briseurs d'espérance* et des *éteigneurs d'étoiles* lorsque la Bretagne serait tombée ?

Mais alors, je vous le demande, cette BRETAGNE si belle, si douce, si laborieuse, objet de tant de convoitises et de jalousie, quand vous l'aurez dépouillée de sa parure, quand vous aurez éteint l'âme de ses fils, quand vous aurez eu l'inconscience de désapprendre vos fils à parler breton, je vous le demande qu'en ferez-vous ? — Vous la fuirez parce que son cadavre vous épouvantera ; vous aurez détruit votre chez vous, brisé les espérances de vos enfants, et troublé dans leurs cercueils les cendres de vos aïeux. La Bretagne tombée, ce ne serait pas seulement, comme l'a écrit le grand poète breton J.-P. CALLOCH, mort sur les champs de bataille, « un cierge de moins dans l'Eglise » ; mais une *lampe de moins dans l'humanité*.

Et pourtant ce crime, ce suicide, il s'accomplit peu à peu, sans que vous y preniez garde. Il s'accomplit lorsque vous renoncez à vos traditions ; il s'accomplit lorsque vous préférez les dons tentateurs et faits de faux brillants que vous présente l'étranger, à l'héritage glorieux de vos anciens ; il s'accomplit lorsque vous sacrifiez aux joies du jour, la puissance de la vieille Bretagne. — A une heure où l'on entend dans les fondements de la Société tant de craquements sinistres, croyez bien, mes chers amis, que les Bretons demeurent en France, les garants

de sa solidité ; ils le demeurent précisément à cause de cette puissance ancestrale dont ils sont pénétrés, ils le demeurent parce que eux, ils n'ont pas dégénéré. Voilà la vraie CONSCIENCE NATIONALE. — Héritiers d'un peuple glorieux, allez donc partout la tête haute, et si quelqu'un sourit, croyez bien que ce geste ne peut être que la méprisable grimace d'un sot.

Le progrès, ce mot que l'on nous jette sans cesse à la tête, comme une prétendue opposition au maintien de nos traditions, à la conservation de notre âme généreuse et vaillante, le progrès n'est pas pour un peuple de se détruire, d'abandonner l'expérience avec laquelle ont vécu les Anciens, mais de se perfectionner : il n'y a qu'un mot dans la langue française pour désigner l'homme qui foule aux pieds ses croyances religieuses ou nationales, c'est le mot *Rénégal*, mot infamant que la puissance de l'âme bretonne doit effacer. Les Bretons doivent aspirer à se perfectionner, mais aussi, en Bretagne, il ne peut y avoir de progrès vraiment profitable, sans un souvenir de la puissance passée !

Je connus un jeune homme, un Breton de la frontière, dont les parents vivaient depuis plusieurs siècles sur le même domaine agricole. Entraîné par ce souffle moderne qui détruit mieux qu'il ne bâtit, ce jeune homme malgré le chagrin de ses parents, partit à Paris, y miséra, laissa violer sa conscience ; puis après plusieurs années d'absence revint un jour au pays, pour railler devant ses vénérables parents ce qu'il appelait la simplicité des Bretons. Dans le vieux foyer tout vibrant encore du souffle des Ancêtres, son père l'écoutait. A la fin, n'y tenant plus, il se dresse devant ce fils... civilisé et pareil à un prophète il lui dit : « Tu ne médieras pas de ton pays, mon fils : C'est un Commandement de Dieu » Et appelant sa vieille épouse, il fait tirer de l'armoire le costume national de son grand-père et le montrant à son fils : « Tu voudrais que je rougisse de mes pères ?... regarde ce costume que l'on ne porte plus ici : c'est demain dimanche, je le mettrai pour aller à la messe, et tu viendras avec moi ! »

Voilà comment il faut agir.

Il n'existe pas, dans l'histoire de l'humanité, de peuples libres ayant renoncé à la vie : Il n'y a que les peuples conquis à qui cette déchéance arrive, et la Bretagne n'a pas été conquise !... Les peuples se transforment, ils doivent se transformer, mais cela n'implique pas l'abdication de leur passé, le renoncement

à leur vertu : l'évolution qu'ils doivent faire doit être le résultat de l'expérience des siècles et des ancêtres, et quand une NATION comme la BRETAGNE a un passé glorieux elle doit garder fidèlement la tradition des ancêtres, c'est-à-dire *s'imposer* et non se laisser *subjuguer*.

La conscience humaine, si la vague de déchéance allait gagner les enfants de Bretagne, protesterait elle-même contre un pareil crime ; car si les plus grands peuples du monde, ceux qui ont manié avec le plus de puissance la pensée, comme la Grèce et comme l'Inde, ont laissé un peu de leur âme, dans leurs ruines, nul ne voudrait croire que les Bretons qui ont pensé et réalisé des monuments où jamais un idéal divin ne s'est plus lumineusement montré, aient un jour manqué de cœur, et aient contrarié le destin qui réservait pour eux de nouveaux beaux jours.

Le titre de BRETON est un drapeau, mais un drapeau qu'il ne faut pas porter enfoui dans son cœur comme une relique vénérable ; c'est un drapeau qu'il faut porter déployé au vent, orgueilleusement, avec toute sa beauté et sa couronne de gloire, car il est le signe que vous avez une noble origine, et que vous êtes entre tous des braves. Portez-le, ce titre de BRETON qui fait rejaillir sur vous la gloire de nos grands ancêtres.

L'âme bretonne, votre âme, mais elle est encore éblouissante, elle respire sa supériorité : regardez-la donc. Que ceux d'entre vous qui ont assisté aux grands pardons bretons se rappellent de l'impression qu'ils n'ont pas manqué d'en rapporter : dans ce mélange de foi religieuse et de beauté, dans le brillant des costumes et des coiffes pareilles à des diadèmes, dans la majesté des visages de vieillards bretons, aussi beaux que des patriarches antiques, dans l'enchantement des yeux des reines d'Armor, il y a une lumière plus belle que celle de l'azur et de l'émeraude, il y a la lumière de l'âme Bretonne immortelle. Gardez donc l'héritage de vos pères, montrez-le comme une chose sainte, avec honneur et fierté ; proclamez de cette façon votre supériorité comme les dignes fils de ceux qui préféraient la mort à la souillure.

Mais il ne faut pas que ce regard d'amour que vous jetez sur votre splendeur bretonne soit comme le bouquet que l'on dépose en signe de regret sur un tombeau. Il ne faut pas seulement que les fils de ceux qui furent au premier rang dans les périls, s'enorgueillissent de leur bon lignage et ne fassent rien pour

en augmenter la noblesse. En pleine conscience de la supériorité de notre race, efforçons-nous donc d'ajouter des fleurons au foyer où nous sommes nés : chez nous, en Bretagne, les foyers ne sont pas seulement des abris de passage, ce sont des berceaux de famille où chaque génération a laissé beaucoup de son cœur et de son âme, et où nous aimons venir y reprendre de la force, de la sève de la vie ! Parons-les donc encore davantage pour que nos enfants y trouvent plus que nous de la douceur ; chérissons-les toujours, toujours plus, et pour cela gardons dans notre cœur comme une douce et réconfortante chaleur : la tradition des ancêtres, et dans le miroir de nos yeux : l'image du clocher.



Imprimeries Réunies A. BOUTELOUP et C^o, Redon

